litre pendant qu'il mange un demi-boisseau de son. Cette *fistule* est plus ou moins grave, suivant que la plaie a été faite avec ou sans perte de substance. Lorsqu'elle est récente, on peut la traiter avec quelque espoir de succès; quand elle est ancienne, il y a moins de chances favorables. Dans le premier cas, il faut rapprocher les lèvres de la plaie par la suture de la peau ou un emplâtre agglutinatif, ou simplement avec une épingle et une mèche de crin, comme pour fermer la saignée ordinaire. Mais lorsque la *fistule* est ancienne, que les bords sont dilatés, que les lèvres de la plaie se sont cicatrisées isolément, les moyens précédents sont inefficaces, et on est obligé d'en venir à la ligature du canal parotidien. L'excrétion de la glande n'ayant plus lieu, la sécrétion diminue successivement et finit par s'éteindre. Cependant, il s'ensuit quelquefois des engorgements, des tuméfactions, des abcès, etc., qui obligent le praticien à déchirer la glande.

— *Fistules de la glande maxillaire.* Elles sont beaucoup plus rares que les précédentes, ce canal étant défendu contre les atteintes des corps extérieurs par l'épaisseur des tissus qui le recouvrent; aussi, l'ouverture anomale ne paraît-elle jamais à l'extérieur; elle ne s'observe que dans l'intérieur de la bouche, sur les côtés du frein de la langue. Ces *fistules* suivent la direction du canal et se compliquent souvent de l'engorgement et de l'ulcération très-étendue des tissus environnants. On sent dans l'auge, sur les côtés de l'arrière-bouche, une tumeur à peu près ovoïde, ordinairement de la grosseur d'un œuf, qui n'est autre que la glande tuméfiée. Il faut, dans ce cas, débarrasser le canal des matières étrangères qui peuvent y être engagées, et cela au moyen d'injections adoucissantes répétées. On met l'animal à la diète et on le prive, autant que possible, d'aliments solides. S'il se forme des abcès, on les ouvre, et l'on traite convenablement la plaie.

— *Fistules urinaires.* Elles sont, en général, peu communes chez les animaux. On n'a jamais observé chez eux de *fistules* des reins et surtout des urétères. Chez les chevaux, cependant la vessie peut se rompre lorsqu'elle est distendue outre mesure par l'urine. Cet accident est le plus souvent mortel. Si la mort n'a pas lieu, l'urine s'infiltre dans les tissus environnants; des inflammations se développent, des dépôts se forment et viennent s'ouvrir à une partie inférieure quelconque des parois abdominales, en laissant une ou plusieurs *fistules* par l'orifice desquelles l'urine s'écoule continuellement, ce qui empêche le trajet fistuleux de s'oblitérer et de guérir. D'autres fois, la *fistule* vient s'ouvrir dans le rectum, à la suite d'une blessure ou d'une ulcération spontanée. Les sondes, si utiles chez l'homme dans ces cas, sont d'une bien faible ressource pour les animaux, parce qu'on ne peut ni les laisser à demeure ni les introduire fréquemment, l'animal malade ne se prêtant pas à cette introduction, et ne pouvant supporter le séjour prolongé du corps étranger; voilà pourquoi ces *fistules* sont incurables. Quant aux *fistules* urétrales, elles se distinguent des précédentes en ce que l'urine, au lieu de couler continuellement par la plaie, ne s'échappe que quand l'animal vide sa vessie. L'usage des sondes n'est pas plus facile ici que dans les cas précédents, et, malheureusement, la chirurgie des animaux ne possède pas d'autre moyen propre à remplir la double indication de rétablir le cours naturel de l'urine et d'empêcher ce fluide de pénétrer dans le trajet fistuleux. Il est donc de la plus grande difficulté de guérir les *fistules* urétrales des animaux.

— Bibliogr. Marvidès, *Mémoire sur les fistules* (Paris, 1788, in-4°); Pointe, *Dissertation inaugurale sur les fistules en général* (Paris, 1812, in-8°); Jourdan, article FISTULE, in *Dictionnaire des sciences médicales en 60 volumes* (Paris, 1816); Bégin, article FISTULE, in *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique en 15 volumes* (Paris, 1832, in-8°); Anel, *Précis sur la nouvelle méthode de guérir la fistule lacrymale, présenté à l'Académie des sciences de Paris* (1717); Petit, *Mémoire sur la fistule lacrymale*, in *Mémoires de l'Académie des sciences* (1734); Louis, *Réflexions sur l'opération de la fistule lacrymale;* Morgagni, *Epistola de obstructione ductum lacrymal.* (Venise, 1763); Pott, *Observation an that disease of eye commonly called fistula lacrymalis* (Londres, 1753); Marchal, *De la fistule lacrymale*, thèse (Strasbourg, 1802); Jourdan, *Dictionnaire en 60 volumes* (1815); Mackensie, *An essay on the diseases of excretory parts of the lacrymal organs* (Londres, 1819); Nicod, *Mémoire sur la fistule lacrymale*, in *Revue médicale historique* (1820); Dubois, *Quænam, in curanda fistula lacrymali, præstantior methodus*, thèse d'agrég. (1824); Malgaigne, *Quel traitement doit-on préférer pour la fistule lacrymale ?* thèse de concours (Paris, 1835); Gerdy, *Nouvelle méthode pour opérer la fistule lacrymale*, in *Journal des connaissances médicales chirurgicales* (1836); Velpeau, *Dictionnaire en 30 volumes* (1838); Deval, *Considérations cliniques sur le traitement des tumeurs lacrymales*, in *Union médicale* (1849); Desmarres, *Du traitement de la fistule lacrymale*, in *Gazette des hôpitaux* (1851); Jobert, *Tumeurs et fistules lacrymales*, in *Annuaire d'oculistique* (1852); Jarjavay, *De la tumeur lacrymale formée par la dilatation des voies lacrymales*, in *Archives d'ophthalmie* (1854); Sichel, *De la tumeur et de la fistule lacrymales*, in *France médicale* (1860); Sichel, *Traité de la tumeur et de la fistule lacrymales*, in *Gazette des hôpitaux* (1861); *Traités des maladies des yeux*, de Scarpa, de Velpeau, de Tavignot, de Deval, de Gosselin et Denonvilliers, de Desmarres, de Sichel, de Mackenzie, de Wecker, de Mayer, de Liebreich, de Galezowsky, etc.

Morand (Louis), *Observations sur les fistules du canal salivaire*, in *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie* (1727); Bonnafond, *Opération de fistule salivaire du conduit de Sténon, etc.*, in *Annuaire de la chirurgie française et étrangère* (1841); *Traités* classiques *de pathologie externe*

Velpeau. *Des fistules aérifères*, in *Gazette médicale* (1833); Velpeau, *Médecine opératoire* (1833); Horteloup, *Plaies du larynx et de la trachée*, thèse d'agrégation (Paris, 1869); *Traités* classiques *de pathologie externe.*

Chassaignac, *Mémoire sur le traitement chirurgical des abcès du sein*, in *Gazette médicale* (1855); Velpeau, *Traité des maladies du sein* (Paris, 1859, 2 vol. in-8°); *Traités* classiques *de pathologie externe et d'accouchements.*

Jourdan, article FISTULE, in *Dictionnaire des sciences médicales en 60 volumes* (1815); Bérard, article FISTULE DE L'ESTOMAC, in *Dictionnaire en 30 volumes* (1836); Roux, *Des symptômes et du traitement des plaies de l'estomac*, thèse (Paris, 1843); Follin, article FISTULE DE L'ESTOMAC, in *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (1864, in-8°).

Bérard, *Maladies de l'ombilic*, in *Dictionnaire de médecine en 30 volumes* (1840); Barrier, *Maladies de l'enfance* (1861); Giraldès, *Leçons cliniques sur la chirurgie des enfants* (Paris, 1869, 1 vol. in-8°).

Lemonnier, *Traité de la fistule à l'anus ou du fondement* (Paris, 1689); Chopart, *Diss. de fistula ani* (Paris, 1772); Th. Watheley, *Description and engraving of a new instr. for the fistula in ano*, in *Medical and phys. journal* (1800); Ribes, *Recherches sur la situation de l'orifice intestinal de la fistule à l'anus, etc.*, in *Mémoires de la Société médicale d'émulation* (1826); Herpin, *Du traitement de la fistule à l'anus par la cautérisation, etc.*, in *Gazette médicale de Paris* (1847); Huguier, *De l'application du spéculum à l'opération de la fistule à l'anus*, in *Journal des connaissances médico-chirurgicales* (1848, 1re partie); Bonnet, *Du traitement de la fistule à l'anus par les injections iodées*, in *Gazette médicale de Paris* (1853); P.-N. Gerdy, *Guérison des fistules profondes de l'anus, etc.*, in *Bulletin de thérapeutique* (1855); Salmon et Manoury, *Traitement de la fistule à l'anus par les flèches caustiques*, in *Gazette médicale de Paris;* Gosselin, articles ANUS, FISTULE, in *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (1865, t. II, p. 657); Chassaignac, *Fistules à l'anus*, in *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (1867, t. V, p. 477).

Chopart, *Traité des maladies des voies urinaires* (Paris, 1791, 2 vol.); Desault, *Maladies des voies urinaires* (1799); Cazenave, *Fragments d'un traité complet des maladies des voies urinaires* (1736); Moulinié, *Traité des maladies des organes génito-urinaires* (Paris, 1839, 2 vol.); Ségalas, *Lettres sur l'urétroplastie* (Paris, 1840, in-8°); Civiale, *Traité pratique sur les maladies des voies urinaires* (Paris, 1841); Ricord, *Urétroplastie par un nouveau procédé*, in *Annuaire de la chirurgie française et étrangère* (1841); Bérard, article FISTULES URINAIRES, in *Dictionnaire en 30 vol.* (1846); Gœury-Duvivier, *Manuel pratique des maladies des voies urinaires* (1848); Mercier, *Recherches sur les maladies des organes urinaires* (1842); Gay, *Du traitement des fistules urinaires par l'incision et la cautérisation* (1852); Nélaton, *Nouveau procédé d'anaplastie* (1852); Bouland, *Considérations sur le traitement des fistules urétro-penniennes* (1855); Mercier, *Recherches sur le traitement des maladies des organes urinaires* (Paris, 1856, in-8°); Voillemier, *Traité des maladies des voies urinaires* (Paris, 1868); Reliquet, *Chirurgie des voies urinaires* (Paris, 1869).

Nægele, *Méthode de traitement pour guérir la fistule vésico-vaginale*, in *Répertoire d'anatomie et de physique pathologique* (1828); F.-J. Degber, *Mémoire sur les fistules urinaires vaginales;* A.-J. Jobert, *Des fistules vésico-vaginales et de leur traitement, etc.*, in *Gazette médicale de Paris* (1836); G. Janselme, *Examen critique des méthodes directes de traitement des fistules vésico-vaginales, etc.*, in *l'Expérience* (1838); Leroy (d'Etiolles), *Mémoire sur les moyens nouveaux de traitement des fistules vésico-vaginales*, in *Recueil de lettres et mémoires;* A. Bérard, *Fistules du vagin*, in *Dictionnaire en 30 volumes;* Jobert (de Lamballe), *Traité de chirurgie plastique* (Paris, 1849); le même, *Traité des fistules vésico-vaginales* (Paris, 1852, in-8°); Verneuil, *Des perfectionnements apportés en Amérique à l'opération de la fistule vésico-vaginale*, in *Gazette hebdomadaire* (1859); le même, *Nouvelles observations des fistules vésico-vaginales, etc.*, in *Archives générales de médecine* (1862); le même, *Des fistules vésico-vaginales d'un abord difficile*, in *Bulletin de thérapeutique* (1862); Follin, *Examen de quelques nouveaux procédés opératoires pour la guérison des fistules vésico-vaginales*, in *Archives générales de médecine* (1860); L. Labbé, *Quelques réflexions au sujet du traitement des fistules génito-urinaires chez la femme* (1861): Bourguet (d'Aix), *Procédé simple pour abaisser la cloison vésico-vaginale*, in *Bulletin de thérapeutique* (1862); Horaud, *Remarques sur l'opération de la fistule vésico-vaginale*, in *Bulletin de thérapeutique* (1863); Hergott, *Etudes historiques sur l'opération de la fistule vésico-vaginale, etc.* (Paris-Strasbourg, 1864); Duboué, *Mémoire sur l'emploi d'un nouveau procédé autoplastique, etc., dans l'opération de la fistule vésico-vaginale*, in *Mémoires de la Société de chirurgie* (1865); S. Ferraud, *Essai sur les complications et le traitement des fistules génito-urinaires chez la femme* (1869). Voir, en outre, les *Traités des maladies des femmes* dus aux auteurs suivants : Astruc, Chambon, Vigaroux, Wentzel, Gooch, Carus, Burns, Hooper, Mélier, Boivin et Dugès, Lee, Graham, Pauly, Duparcq, Waller, Lisfranc, Lewer, Kiwisch, Klin, Meigs, Ashwell, Johnson, Tilt, Beunet, Baker-Brown, Tyler-Smith, Simpson, West, Scanzoni, Aran, Becquerel, Nonat, Cunnings, Bedfort, Hodge, Clay, Bernutz et Goupil, Graily-Hewit, M'Clintoch, Fleetwood-Churchill, Courty, Marion-Sims, Nonat et Linas.

FISTULÉ, ÉE adj. (fi-stu-lé — rad. *fistule*). Hist. nat. Creusé dans toute sa longueur : *Animal à corps* FISTULÉ. *Tige* FISTULÉE.

FISTULEUX, EUSE adj. (fi-stu-leu, eu-ze — rad. *fistule*). Chir. Qui est de la nature des fistules : *Ulcère* FISTULEUX.

— Bot. Creusé dans toute sa longueur : *Tige* FISTULEUSE. *Les feuilles d'oignon sont* FISTULEUSES.

FISTULIDE adj. (fi-stu-li-de — du lat. *fistula*, flûte, tuyau, et du gr. *idea*, forme). Zool. Syn. de FISTULEUX.

— s. m. pl. Zooph. Ordre de zoophytes à corps allongé et fistuleux, ayant pour type le genre siponcle.

FISTULINE s. f. (fi-stu-li-ne — dimin. du lat. *fistula*, tuyau). Bot. Genre de champignons, formé aux dépens des bolets.

— **Encycl.** La *fistuline* buglossoïde, appelée aussi bolet hépatique ou langue de bœuf, se distingue des bolets proprement dits par l'extrême brièveté ou même par l'absence complète du pédicule; elle est attachée par un de ses côtés; sa consistance est charnue et mollasse, et sa couleur d'un rouge de sang. La face supérieure est chargée, dans le jeune âge, de nombreuses petites rosettes pédicellées, qui tombent plus tard; la face inférieure est composée de tubes inégaux, isolés, grêles, d'abord blancs, puis jaunâtres ou roussâtres; la chair est marquée de zones rouges plus ou moins foncées. Ce champignon se trouve ordinairement au pied des vieux chênes; il est bon à manger, tant qu'il est jeune et qu'il a encore la forme d'un foie ou d'une langue de bœuf; sa chair a une saveur un peu vineuse.

FISTULIVALVE adj. (fi-stu-li-val-ve — du lat. *fistula*, tube, et du fr. *valve*). Moll. Qui a la forme d'une gaîne tubulaire.

FISZ (Zénon-Léonard), écrivain, voyageur et publiciste polonais, né dans le palatinat de Mohilecosk le 10 juillet 1820. Il publia ses premiers travaux littéraires dans le *Journal hebdomadaire* de Saint-Pétersbourg, dans l'*Athenæum* de l'éminent Krasrewski, puis il devint successivement un des collaborateurs les plus actifs et les plus distingués du *Journal de Varsovie*, de la *Gazette de Varsovie*, du *Courrier de Vilna*, etc. Ces articles, justement appréciés, sont le plus souvent des articles de critique ou des études sur l'histoire de l'Ukraine. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : son joli roman intitulé : *Noc terasowa* (1846); *Opowiadania i Krajobrazy* (Vilna, 1856), esquisse de ses voyages dans l'Ukraine; *Des lettres de voyages* (Vilna, 1859, 3 vol.), dans lesquelles on trouve de très-curieux détails, de piquants récits sur les voyages qu'il a faits à Varsovie, à Cracovie, à Dresde, à Paris, à Londres et à Constantinople (1857 et 1858). Son petit roman intitulé : *Nestor peint*, est une des plus belles productions littéraires en ce genre qu'on connaisse en Pologne.

FITAGORÈS, nom que les Orientaux donnent à Pythagore. Voir ce dernier nom.

FITCH (Ralph), voyageur anglais du XVIe siècle. En 1583, Ralph Fitch fut envoyé avec John Newberry et deux autres hardis aventuriers, par quelques négociants de Londres, pour étendre les relations que le commerce anglais venait de se créer dans le Levant; ils devaient s'avancer par Alep, Bagdad et Bassora jusqu'à Ormuz et Goa, pour se procurer, autant que possible, de première main, les denrées indiennes. Prévoyant qu'ils pourraient arriver jusqu'à l'Inde et même pénétrer en Chine, on munit Ralph Fitch et ses trois compagnons de lettres de créance, par lesquelles la reine Elisabeth les recommandait à l'empereur de la Chine et à Zelabdim-Echeban (Saladin-Akbar ou Abkar Schah), empereur des conquérants mogols de l'Indoustan, qu'elle traitait de roi de Çambaïa. Ralph Fitch et ses compagnons visitèrent, dit-on, Ceylan, Malacca, Pégu et Siam, en longeant les côtes de l'Indoustan. Mais, bien qu'on ne puisse douter qu'ils aient accompli le voyage des Indes, on peut, par d'excellents motifs, révoquer en doute l'authenticité du récit qu'on leur attribue. La jalousie des Portugais, qui firent emprisonner nos voyageurs à Ormuz, fut cause que l'expédition n'atteignit point le résultat qu'elle s'était proposé. Dans une de ses lettres, Newberry, le compagnon de Fitch, écrit ces lignes : « Je ne vois point de raisons, bien que nous soyons Anglais, pour qu'on nous interdise le commerce que font ici toutes les autres nations, Français, Flamands, Hongrois, Italiens, Allemands, Grecs et Arméniens. Nazaréens, Turcs, Maures, juifs et païens, Persans et Moscovites vont et viennent librement à Ormuz; bref, notre nation est la seule dont on cherche à compromettre les intérêts. » Ce même écrit explique l'antipathie que les Portugais manifestaient à la nation anglaise, par la terreur que, selon Newberry, l'apparition de sir Francis Drak avait jetée sans les mers de l'Inde. Fitch revint de l'Inde par Bassora, Ormuz, Bagdad, Alep et Tripoli de Syrie, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre, et il arriva à Londres en 1591. On trouve la relation de l'expédition de Fitch dans le recueil *His Pilgrimages, etc.*, de Purchas.

FITCH (John), inventeur américain, né à Windsor (Connecticut) en 1743, mort à Bardstown (Kentucky) en 1798. Il fut d'abord horloger, puis bijoutier et enfin armurier, pendant la guerre de la révolution. C'est en 1785 que l'idée lui vint d'appliquer la vapeur à la locomotion des voitures sur les routes ordinaires. Mais il abandonna bientôt ce projet comme impraticable et se voua à la solution du problème de la navigation à vapeur. Après avoir vainement demandé l'appui des législatures de divers Etats de l'Union, il forma une société particulière, et, en 1786, grâce à une machine munie d'un cylindre d'un demi-pouce de diamètre seulement, il fit marcher un bateau sur la rivière Delaware avec une vitesse satisfaisante. Ce succès lui fit obtenir des législatures de la Pensylvanie, du Delaware et de New-York le privilége exclusif de la construction des bateaux à vapeur. La même année, un nouveau bateau fut essayé sur la Delaware, avec une machine de 12 pouces de cylindre. En 1788, Fitch construisit un bateau qui fit plusieurs voyages de Burlington à Philadelphie avec une vitesse de 6 kilomètres et demi à l'heure; ce bateau, après diverses modifications à la machine, atteignit une vitesse de 12 kilomètres à l'heure et parcourut plus de 3,000 kilomètres en 1789. Le problème était résolu; mais il fallait de l'argent pour exécuter les perfectionnements nécessaires, et Fitch n'en avait pas. Il avait beau affirmer que le transport des voyageurs sur les grandes rivières de l'Ouest se ferait un jour exclusivement par la vapeur; que la vapeur serait appliquée aux vaisseaux de guerre et aux paquebots de commerce du monde entier, et que son invention était destinée à faire la fortune de ceux qui l'utiliseraient; il ne put réussir à faire passer dans l'esprit des capitalistes la conviction et l'enthousiasme qui animaient le sien. En 1793, il vint en France en vue d'offrir à l'Europe son invention; mais les temps n'étaient pas propices à des entreprises de cette nature, et cette tentative ne fit qu'accélérer la ruine du malheureux inventeur, qui, pour revenir dans sa patrie, fut obligé de s'engager comme simple matelot. Dans l'été de 1796, il était à New-York et il construisit un petit bateau mû par une roue submergée placée à la poupe; c'était l'hélice. Ce fut le dernier effort de Fitch, qui, désespéré de ne pouvoir mettre son grand projet à exécution, tomba dans un état de marasme voisin de la folie, en vint peu à peu à prendre son existence en dégoût et y mit brusquement fin en avalant une forte dose d'opium. La biographie de John Ficht, par M. Thompson Westcott, a été publiée à Philadelphie en 1857.

FITCHBURG, ville des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat de Massachusetts, à 65 kilom. N. de Boston, sur l'embranchement de trois grandes lignes de chemin de fer; 3,140 hab. Manufactures importantes.

FITCHÉRINE ou **FISCHÉRINE** s. f. (fi-ché-ri-ne — de *Fischer*, natur. russe). Minér. Substance minérale que l'on classe parmi les silicio-aluminates de fer.

FITERO, ville d'Espagne, prov. de Navarre, à 24 kilom. O.-S.-O. de Tudela, sur l'Alhama; 2,700 hab. Cette ville est située près du point où se rencontrent les trois limites de la Navarre, de l'Aragon et de la Castille. On prétend que les rois d'Aragon, de Navarre et de Castille s'y réunirent un jour et y dînèrent sur un tambour, chacun étant assis sur le sol de son royaume. « Fitero, dit M. Germond de Lavigne, occupe le milieu d'une jolie plaine formée par l'Alhama; la ville nouvelle est bien bâtie; la vieille ville présente, au contraire, un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, quelques-unes sans issue et fort mal entretenues. Les habitants jouissent, du reste, d'une certaine aisance et justifient ce proverbe : *En Fitero no hay ningun pobre ni ningun rico.* » Fitero est surtout renommée pour sa source minéro-saline, qui sort à 4 kilom. de la ville, à la base de trois montagnes calcaires. L'établissement thermal, situé au fond d'un vallon, est un édifice considérable, renfermant des salles de bains, de douches, une belle salle à manger et un salon de réunion décoré avec goût. « Il y a longtemps, dit M. Germond de Lavigne, qu'on a tracé au-

dessus de la porte de l'établissement cette prétentieuse inscription :

Esta agua todo lo cura,
Menos galico y locura,

(Cette eau guérit tous les maux, moins le mal français et la folie). »

FITERT s. m. (fi-tèr). Ornith. Syn. de TRAQUET DE MADAGASCAR.

FITTRÉ, lac de l'Afrique centrale, à l'E. du lac Tchad, par 16° de longit. E. et 13° 20′ de latit. N. Il reçoit à l'E. le Batha, qui arrose le Ouaday ou Waday.

FITZ (ancienne forme du fr. *fils*), préfixe de noms propres, en Angleterre, correspondant au celtique *Mac*, à l'irlandais *O'*, à l'hébreu et à l'arabe *Ben* et à l'araméque *Bar*, indique une descendance (souvent illégitime) du nom de famille qui le suit. C'est ainsi que les Fitz-Clarence étaient les enfants du duc de Clarence et d'une actrice, Mme Jordan.

FITZGERALD, noble et ancienne famille anglaise, qui prétend descendre des Gherardini, famille baroniale établie à Florence, antérieurement à la république. Lord Otho vint en Normandie, au temps d'Edouard le Confesseur, et de là passa en Angleterre. En 1057, il fut nommé baron du royaume. Depuis cette époque, les Fitzgerald ont toujours occupé, dans ce pays, d'importantes positions, jusqu'à Maurice, l'arrière-petit-fils d'Otho, qui accompagna Strongbow en Irlande, en 1169, et devint le fondateur de la puissante famille irlandaise aujourd'hui si célèbre. Maurice, selon le témoignage du chroniqueur Giraldus Cambrensis, était un chevalier accompli. En 1171, lui et Strongbow défendirent Dublin, assiégé par le roi Rodrigue O'Connor, et, à la tête de forces bien inférieures, ils firent une sortie et battirent le roi Rodrigue. Les fils de Maurice, Gerald et Alexandre, firent en cette circonstance des prodiges de valeur. A son départ de Dublin, Henri II confia la garde de Dublin à Maurice. Quatre ans plus tard, celui-ci obtint la baronnie d'Offaly; il fit bâtir le château de Maynooth, et mourut à Wexford en septembre 1177; il laissait un fils, Gerald, le premier baron d'Offaly, pourvu d'un siége au Parlement, qui mourut en septembre 1197, après avoir été lord justicier d'Irlande. Thomas le Grand, le second fils de Maurice, fut la tige de la fameuse famille Desmond, à laquelle il faut rapporter le chevalier Blanc, le chevalier de Glyn et les chevaliers de Kerry. Il mourut en 1213. Maurice, second baron d'Offaly, et fils du premier, fut, suivant Matthieu Pâris, un vaillant chevalier et un des hommes les plus remarquables du royaume. Il introduisit en Irlande les franciscains et les dominicains, et bâtit, pour le premier de ces ordres, une abbaye à Youghall, où il se retira en 1267, et prit l'habit de Saint-François. Il mourut la même année, laissant ses titres à son fils Maurice, troisième baron de ce nom, homme belliqueux, mort à Ross en 1277. John-Fitz-Thomas Fitzgerald, cinquième baron, fut créé premier comte de Kildare.

FITZGERALD (Thomas), dixième comte de Kildare, né en 1513, est surtout connu sous le sobriquet de **Comte de Soie**, à cause des franges de soie qui ornaient ses vêtements. Lorsque son père Gerald, comte de Kildare, lord député d'Irlande, vint, au printemps de 1534, pour répondre aux accusations portées contre lui, il laissa comme vice-député à sa place Thomas, qui avait à peine atteint l'âge requis. Le jeune homme sut faire preuve, dans cette position, de bravoure, de décision et d'intelligence. Ayant reçu l'avis que son père et ses oncles avaient été décapités, il rassembla une troupe importante de soudards, et, le 11 juin 1534, traversant Dublin, il se dirigea vers l'abbaye de Marie, où se tenait le conseil du royaume. Là, il résigna les charges qu'il tenait du roi, se déclara déchargé de son serment d'allégeance envers ce prince et lui déclara la guerre. « Je ne suis plus, s'écria-t-il, le député de Henri, je suis son ennemi. J'aime mieux conquérir pour mon propre compte que gouverner pour celui d'un autre, et rencontrer le roi sur les champs de bataille que d'être son vassal. » En vain le chancelier Cromer le supplia-t-il avec des larmes de renoncer à ce dessein téméraire; il jeta sur la table du conseil son épée de lord député et sortit fièrement. Tel fut le commencement de cette rébellion. Le maire reçut l'ordre de s'emparer du rebelle, ordre plus facile à donner qu'à mettre à exécution; car pendant longtemps lord Thomas fut maître de la contrée; il s'empara de la ville, alors en proie aux horreurs d'une épidémie, et investit le château. Il envoya ensuite des ambassadeurs au pape et au roi d'Espagne, pour obtenir leur coopération, et proposa à lord Ossory d'entrer dans son parti et de conquérir l'Irlande de compte à demi avec lui. Mais lord Ossory voulut rester fidèle au roi. Il écrivit à lord Thomas une lettre de refus, et fit immédiatement marcher contre lui une partie de ses troupes. Allen, l'archevêque de Dublin, s'enfuit du château et s'embarqua précipitamment pour l'Angleterre; son vaisseau ayant été arrêté, il fut pris et mis à mort sous les yeux mêmes de lord Thomas. Les meurtriers furent excommuniés. A la fin, le courage des citoyens se réveilla; ils fermèrent leurs portes aux rebelles. Cependant le siége continuait; mais, après plusieurs combats sanglants, les assaillants furent repoussés et lord Thomas les contraignit de lever le siége. Le traître, comme on l'appelait, remportait quelques notables avantages sur les troupes royales, bien qu'il eût été grièvement blessé dans une de ces rencontres. Des renforts furent envoyés d'Angleterre en mars 1535. Skeffington et Bereton mirent le siége devant Maynooth, qui leur fut livré par le frère de lait de lord Thomas, avant que des secours eussent pu lui arriver. On pendit vingt-cinq rebelles, et les compagnons de lord Thomas furent tellement effrayés qu'un grand nombre l'abandonnèrent. Il continua cependant de résister avec des chances diverses; mais les chefs qu'il avait ralliés à sa cause se retiraient un à un. Comprenant qu'il ne pouvait tenir longtemps, poursuivi et traqué de toutes parts comme il l'était, il fit demander au roi, par l'entremise de lord Léonard Gray, sa grâce, témoignant le désir qu'on lui donnât l'assurance de conserver non-seulement la vie, mais tous ses biens. L'entrevue demandée par lord Thomas lui ayant été accordée, il s'y rendit aussitôt, et le conseil du royaume le recommanda à la merci du roi. Au mois d'août 1536, Il fut envoyé en Angleterre, et malgré l'espoir qui lui avait été donné touchant son pardon, il fut exécuté à Tyburn, le 3 février 1537, avec cinq de ses oncles, qui avaient suivi sa fortune. Son père étant mort en 1534, il avait joui depuis ce temps jusqu'à sa mort du titre de comte de Kildare, bien que ce titre ne lui soit pas donné ordinairement par les biographes.

FITZGERALD (Robert), troisième fils de George, seizième comte de Kildare, né en 1637, mort au mois de janvier 1698. En 1674, il reçut un commandement et fut, immédiatement après, nommé gouverneur et *custos rotulorum* du comté de Kildare. Il y résida jusqu'à l'avénement du roi Jacques II, qui, sur l'avis de Tyrconnel, lui retira ses appointements, s'élevant à 3,300 livres sterling par an. Cet acte ne contribua pas peu à augmenter les griefs de Fitzgerald contre le régime jacobite. Il manifesta ouvertement son hostilité et fut condamné à un emprisonnement de vingt-deux semaines dans la prison de Newgate; mais, sa santé s'étant altérée, il obtint la permission de terminer sa peine chez lui. Lors du débarquement de Guillaume, on crut devoir le placer dans une prison plus sûre; mais, ayant entendu parler de la défaite de Jacques à la bataille de la Boyne, il parvint à tromper la vigilance de ses gardiens. Le bruit courant que quelques jacobites voulaient incendier Dublin, Fitzgerald, aidé de quelques amis, entra dans la ville, désarma les sentinelles jacobites, et leurs armes servirent à équiper les partisans de Guillaume. Fitzgerald donna bientôt d'autres preuves de son zèle et de sa vigueur. Il détourna les protestants de s'emparer des biens des catholiques romains, et, accompagné d'une trentaine d'hommes de bonne volonté, il fit prisonniers tous ceux qui tentèrent de mettre le feu dans Kevin-Street, principalement habité par les catholiques. Après avoir, dans une longue lettre, expliqué à Guillaume quels services il venait de rendre à sa cause, Fitzgerald, ayant rétabli l'ordre autant qu'il était en son pouvoir, assembla un conseil pour la direction des affaires publiques jusqu'à l'arrivée du roi Guillaume. Sur ces entrefaites, il reçut un rapport qui constatait que le reste des forces du roi Jacques se dirigeait sur la ville, et dépêcha un courrier à Guillaume pour le prier d'envoyer le plus tôt possible un renfort à la petite garnison de Dublin. Une heure après, arrivaient les secours demandés, commandés par lord Anverquerque et le général Sgravenmore, ayant parmi leurs volontaires le duc d'Ormonde. Le jour suivant, arrivèrent les gardes bleus hollandais de Guillaume, que Fitzgerald, alors gouverneur, préposa à la garde de la forteresse et de la tour. Le 6 juin 1690, Fitzgerald présenta les clefs de la ville au roi, qui les lui rendit en disant : « Monsieur, elles sont en de trop bonnes mains, vous en faites un si bon usage que je vous prie de les garder. » Le 9 juillet, il fut nommé commissaire des enquêtes établies pour la confiscation des propriétés jacobites, et fut bientôt appelé à faire partie du conseil privé.

FITZGERALD (lord Edward), soldat et patriote irlandais, né près de Dublin le 15 octobre 1763, mort le 4 juin 1798. Il était le cinquième fils du premier duc de Leinster et d'Emélie-Marie Lennox, fille du duc de Richmond. Il prit du service dans l'armée anglaise d'Amérique, et mérita par son intrépidité le grade d'aide de camp du général lord Rawson. Blessé grièvement à la bataille d'Eutaw-Springs (8 septembre 1781), il revint en Angleterre et siégea quelque temps à la chambre des communes irlandaises, comme représentant du bourg d'Attry. A cette époque, l'Irlande avait encore un fantôme de représentation nationale siégeant à Dublin; mais on avait eu bien soin d'écarter de l'assemblée la plupart des représentants dévoués à la nation, pour n'admettre que l'aristocratie dont l'Angleterre était parfaitement sûre. Ce n'était pas ce qui convenait au gentilhomme irlandais. Il gémissait secrètement des maux que sa patrie endurait, et avait applaudi avec chaleur à la tentative que les Américains faisaient pour secouer le joug de l'Angleterre. Il lui semblait que l'Irlande était comme une autre Amérique qui attendait son Washington. Mais cette régénération ne pouvait se faire du jour au lendemain; il fallait préparer les esprits, et Fitzgerald voyait avec peine que les Irlandais eux-mêmes ne pensaient pas à se délivrer de la tyrannie et la subissaient comme une chose naturelle. Pénétré de douleur, il alla rejoindre son régiment au Canada et y devint l'ami du célèbre William Cobbett, qui servait sous lui comme sergent-major, et dont il obtint la libération.

Cette guerre lui semblant inique, il se démit de ses fonctions et passa deux années enières au fond des solitudes du nouveau monde, l'oreille tendue vers la France, écoutant avec des tressaillements de joie les premiers cris de cette Révolution qui allait changer la face du monde. Bientôt notre voyageur revient en Europe et reprend sa place au parlement d'Irlande. Enfin éclate la Révolution française. Fox, Sheridan et tous les patriotes anglais applaudissent à ce courageux soulèvement du peuple, et Fitzgerald salue avec transport l'aurore de la liberté des nations et de l'affranchissement universel. Mais ne voulant pas rester simple spectateur de cette œuvre immense qui s'élaborait sous ses yeux, il vint en France et se lia avec les principaux meneurs du grand mouvement. Dans un banquet solennel donné par les Anglais à Paris, il abjura publiquement sa noblesse et porta un toast au succès des armées de la République, ce qui le fit rayer. en Angleterre, des contrôles de l'armée.

Il revint en Irlande et trouva sa patrie indignement écrasée sous l'oppression du ministère anglais, qui redoutait l'influence de la Révolution française sur ce malheureux pays. Fatigués de ce despotisme brutal, les Irlandais crurent enfin que l'heure de la délivrance était venue. Fitzgerald, qui goûtait en ce moment, auprès de sa femme (Paméla, fille putative de Mme de Genlis et de Philippe-Egalité), quelques moments d'un doux repos, se leva, prêt à se mettre à la tête de l'insurrection. Il trouva des comités secrets organisés et le directoire central établi à Dublin. C'était le peuple tout entier qui se préparait à se lever comme un seul homme, sans distinction de rangs ni de croyances. On était au commencement de 1796. Fitzgerald fut proclamé généralissime des *Irish United* (Irlandais unis), mais il ne voulut pas agir avant de s'être entendu avec la France. En conséquence, il partit pour Paris, où il fut écouté avec faveur. Une flotte de vingt-cinq vaisseaux mit à la voile sous le commandement du général Hoche, qui avait ordre de débarquer en Irlande 25,000 soldats. Malheureusement une tempête s'éleva, qui dispersa l'expédition et la força de rentrer dans le port de Brest.

L'année suivante, même tentative, même insuccès. L'amiral Winter se fit battre par lord Duncan près des côtes de la Hollande. Ce fut un coup fatal pour l'Union, et l'arrestation d'O'Connor vint encore empirer l'état des choses. La correspondance de la Société irlandaise avec le Directoire français fut saisie; une seule chose pouvait encore sauver les Irlandais : c'était se soulever sans plus attendre. La trahison déjoua de nouveau ce projet; quelques-uns des principaux membres furent arrêtés et le comité provincial de Leinster tout entier tomba entre les mains des satellites anglais. Thomas Reynolds, qui avait rang de colonel dans l'Union, vendit à l'Angleterre, pour 5,000 liv. sterling et une pension de 1,500 liv., la vie de ses compagnons et la liberté de sa patrie.

Fitzgerald eut à peine le temps de se cacher dans Dublin, et il resta, quoique désespéré, l'âme de cette vaste conspiration. On choisit le 23 mai pour tenter un nouveau coup, une nouvelle trahison vint tout arrêter et perdit le chef lui-même. Sa tête fut mise au prix de 10,000 livres sterling, mais personne ne voulut livrer le patriote irlandais. La police anglaise finit cependant par découvrir sa retraite. On fait investir la maison d'un nommé Murphi, et deux soldats se jettent sur Fitzgerald. Le major de place veut avoir l'honneur d'accomplir lui-même cette prise importante, mais sa témérité lui coûte cher. Certain de périr, le noble patriote veut au moins vendre sa vie. Armé d'un poignard, il écarte les assaillants et jette un moment l'effroi parmi eux. Le capitaine Ryan est déjà grièvement blessé, le major Swan perd son sang par plusieurs blessures, et Fitzgerald était prêt à fuir, quand une balle de pistolet, l'atteignant à la poitrine, le renverse mourant sur les cadavres de ses ennemis. Comme il respirait encore, on le transporta à la prison de Newgate, où il mourut peu de jours après. Ses biens furent confisqués, mais ils ont été rendus à ses enfants par George IV. Il laissait un fils et deux filles. Sa femme retourna en France, où elle mourut, dit-on, dans la misère. Thomas Moore a écrit la *Vie et la mort de Fitzgerald* (*The life and death of lord Edward Fitzgerald*) [London, 1831, 2 vol. in-8°].

FITZGERALD (Gérard), médecin irlandais, né à Limerick, mort à Montpellier en 1748. Il se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, où il devint professeur après la mort de Chirac (1732). Son principal ouvrage, publié après sa mort sous le titre de *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum* (Paris, 1754, in-12), a été traduit en français sous le titre de : *Traité des maladies des femmes* (Paris, 1758, in-12).

FITZ-HERBERT (sir Anthony), savant jurisconsulte du règne de Henri VIII, né à Norbury, mort en 1538. Il se distingua d'abord au barreau, et fut nommé, en 1523, juge à la cour des plaids communs. Il eut le courage de s'opposer à la vente des biens ecclésiastiques décrétée par le cardinal Wolsey, alors que ce prélat était à l'apogée de sa puissance. Il est l'auteur du *Grand Abrégé de législation* (1514), et c'est le premier des auteurs anglais qui aient traité de l'agriculture pratique. Son *Nouveau traité pour tous les laboureurs* (Londres, 1523) a eu plus de vingt éditions.

FITZ-HERBERT (Thomas), savant jésuite anglais, petit-fils du précédent, né à Swynnerton en 1552, mort à Rome en 1640. Après avoir vainement tenté d'entraîner toutes les puissances catholiques de l'Europe à venir en aide à leurs coreligionnaires d'Angleterre, il entra dans la Société de Jésus, et, pendant les vingt-deux dernières années de sa vie, fut président du Collége anglais de Rome. Il est auteur d'un grand nombre de traités de controverse religieuse, notamment d'un *Traité sur la politique et la religion* (Douai, 1606, in-4°).

FITZ-HERBERT (Nicolas), en latin **Fierbertus**, théologien irlandais, cousin du précédent, né en 1550, mort en 1612. Il se rendit en Italie et passa la plus grande partie de sa vie à Rome, auprès du cardinal Guillaume Alan. Son principal ouvrage a pour titre : *De antiquitate et continuatione catholicæ religionis in Anglia* (1608).

FITZ-HERBERT (Maria), femme de George IV, roi d'Angleterre, née en juillet 1756, morte à Brighton le 29 mai 1837. Elle était issue d'une famille catholique. Elle épousa en premières noces Edward Weld de Dorset, et en secondes noces Thomas Fitz-Herbert de Stafford, qui la laissa veuve en 1781. Le prince de Galles, depuis George IV, la vit, en devint éperdument amoureux, et, peu après, l'épousa secrètement. Le mariage étant nul civilement, le prince n'eut pas de peine à le faire rompre; mais après ses querelles avec la reine Caroline, il revint à Mme Fitz-Herbert, à qui le saint-siége imposa l'obligation de vivre avec le roi. Les excès de toute nature auxquels se livra le monarque la contraignirent cependant à l'abandonner, et elle se retira à Brighton, où elle passa le reste de sa vie, entourée du respect général. Les *Mémoires de Mme Fitz-Herbert* ont été publiés par Charles Langdale (Londres, 1856).

FITZ-JAMES (ducs DE), maison qui a pour auteur le maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II, roi d'Angleterre, et d'Arabella Churchill. Louis XIV, par lettres du mois de mai 1710, érigea en sa faveur en duché-pairie, sous le nom de Fitz-James, la seigneurie de Warty, près de Clermont en Beauvaisis. Ses descendants se sont perpétués jusqu'à nos jours. Les principaux membres de cette famille sont les suivants :

FITZ-JAMES (François, duc DE), abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons, deuxième fils de Berwick, né à Saint-Germain-en-Laye en 1709, mort à Soissons en 1764. Aumônier de Louis XV, et professant les principes sévères du jansénisme, il exigea le renvoi de Mme de Châteauroux, et fut lui-même disgracié lorsque la favorite eut repris son empire sur le monarque dépravé. Ses ouvrages ont été publiés après sa mort sous le titre d'*Œuvres posthumes* (1769-1770, 3 vol. in-12).

FITZ-JAMES (Charles, duc DE), pair et maréchal de France, frère du précédent, né en 1712, mort en 1787. Il se distingua aux siéges de Kehl, de Philippsbourg, de Tournay et d'Oudenarde, passa en Allemagne avec le grade de lieutenant général pendant la guerre de Sept ans, succéda à son père dans le gouvernement du Limousin (1734), et fut ensuite et successivement chargé des gouvernements du Languedoc, du Béarn, de la Navarre et de la Guyenne, et enfin élevé à la dignité de maréchal de France en 1775.

FITZ-JAMES (Edouard, comte DE), général français, né en 1715, mort à Cologne en 1758. Il était frère des deux précédents. Il prit part aux siéges de Kehl et de Philippsbourg, où son père, le maréchal de Berwick, trouva la mort, se battit brillamment à Dettingen et reçut le grade de maréchal de camp en 1744. Plus tard, le comte de Fitz-James assista aux siéges d'Ypres, de Furnes, de Maëstricht, et fut promu lieutenant général en 1748.

FITZ-JAMES (Edouard, duc DE), lieutenant général, pair de France, député, petit-fils du précédent, né à Versailles en 1776, mort en 1838. Sa famille l'emmena dans l'émigration dès 1789; il porta ensuite les armes contre sa patrie dans l'armée de Condé, rentra en France sous le Consulat, après en avoir sollicité l'autorisation, et se déshonora en 1814 en abandonnant les rangs de la garde nationale de Paris, qui marchait contre l'ennemi à la barrière Monceaux, et en excitant ses camarades à une lâche désertion. La Restauration le récompensa de son zèle antipatriotique en le nommant successivement aide de camp et premier gentilhomme de Monsieur, colonel de la garde nationale à cheval, pair de France, etc. A la Chambre des pairs, il se